

VOIR vs. ÊTRE VU

Une campagne d'information et de sensibilisation de l'Autre « lieu »

Voir n'est pas seulement un moyen de s'informer ou d'apprendre, c'est un événement dans la communication entre individus. Le croisement de regard entre deux personnes n'est jamais anodin en termes d'interaction : lorsque je fixe dans les yeux la personne à laquelle je m'adresse, je tente de capter son attention, et de ce fait d'avoir un minimum de contrôle sur l'échange en cours. La rencontre des yeux, recherchée ou évitée, est un événement social sans cesse actif. Elle fait partie d'une dramaturgie sociale quotidienne qui suppose une gestion instantanée des événements en train de se dérouler par des acteurs se posant sans cesse la question : qu'est-ce qui se passe ici ?

Que s'échange-t-il lorsque les regards se croisent ? Qu'évacue-t-on lorsque les regards s'évitent ? Le croisement des regards précède celui des chemins. Il en est même une des conditions : pas de croisement de trajectoires sans rencontre des yeux. Ce croisement des regards, s'il est soutenu, c'est-à-dire accepté sans évitement, entraîne alors une réelle communication. Fixer l'autre dans les yeux signifie à la fois « *Je suis ici, me voilà, j'habite ces prunelles* » et interroge : « *Est-ce toi ? Es-tu là, présent en face de moi ?* ». Précisément parce qu'elle n'est d'abord qu'un simple appel à présence, l'ouverture possible d'une histoire commune, cette convocation réciproque entre individus peut avoir des effets contrastés, entre élection positive et désignation négative.

Ce sont ces effets contrastés que l'Autre "lieu" a voulu explorer à travers sa nouvelle campagne. Car l'échange des regards est ce qui inscrit dans l'histoire du corps l'obligation de **penser l'égalité dans l'épreuve du face-à-face**, lorsque le présent échangé est celui du lien offert, sans autre contenu parfois qu'une ébauche de sourire.

VOIR (COMME...)

Stockées dans notre mémoire, les catégories guident la manière dont nous interpréterons nos expériences sensibles ultérieures. Issues de l'expérience personnelle, elles constituent une réserve disponible qui permet de s'orienter dans le monde, auprès des autres, et dans laquelle on va piocher lorsque l'on tente d'identifier et de définir une situation donnée. Le plus souvent, cette identification se réalisera en nommant la situation en question, à travers les catégories d'une langue, dans une culture. Catégoriser, c'est donc quelque part une condition pour intervenir dans son environnement et interagir avec les autres.

Lorsque les processus d'identification ne concernent plus une situation mais des sujets humains, nous procédons également à une sorte de classement, d'étiquetage. Là aussi, cela permet de se situer pour agir, reconnaître et être reconnu, et ce afin d'entrer en relation avec d'autres et se sentir exister. En

d'autres termes, c'est un système producteur d'identité, au sens de la production des attributs par lesquels, d'une part, on définit et on porte un jugement sur l'autre et, d'autre part - et dans le même temps - on se définit et on porte un jugement sur soi-même. En effet, en jugeant l'autre, on se démarque, on se valorise et on consolide le sentiment de sa propre consistance.

Ainsi la manière d'agir et de classer autrui est indissociable de ce que l'on est, de la place et du rôle que l'on occupe, chacun étant tour à tour et simultanément *étiqueteur* et *étiqueté*. Dès lors, on aborde autrui avec des représentations, des *a priori* et des hypothèses qui modifient instantanément notre attitude envers lui. Dans certains cas, l'attribution de représentations négatives va façonner des manières récurrentes et continues de considérer l'autre, influençant à la fois nos attentes et ses réponses. Petit à petit, ces stéréotypes ne vont plus seulement servir à étiqueter, ils vont se transformer en une catégorie prétendument naturelle.

ETRE VU (COMME...)

Il y a donc un usage social des catégories qui conditionne le contact entre les individus et ramène l'inconnu à du connu. Mais que se passe-t-il du côté de celui qui *est vu*, de celui qui se retrouve *étiqueté* ? Que dire des processus mentaux et psychiques liés à l'expérience de l'étiquetage ? En quoi celui-ci participe-t-il à construire les représentations que l'individu a de lui-même ?

A travers ce qu'on appelle notre vécu, notre perception d'une réalité, nous sommes en présence de la manière dont se construit l'expérience, c'est-à-dire la manière dont se construit le sens pour un sujet. Paradoxalement, l'expérience (qui est toujours singulière) s'inscrit dans la participation à un monde commun, dans l'intersubjectivité ; nous agissons non seulement en fonction de notre expérience, mais en fonction de ce que nous croyons être l'expérience des autres, de ce que nous croyons qu'ils croient être la nôtre et ainsi de suite, selon une spirale vertigineuse qui se déroule à l'infini.

Le discrédit d'une personne se construit toujours au travers du regard : *être vu comme...*, c'est le regard de l'autre sur soi, regard construit selon des cadres de pensée, porté sur ce que l'on est et ce que l'on fait. La personne étiquetée a tendance à se sentir en représentation, elle est obligée de surveiller et de contrôler l'impression qu'elle produit¹.

En psychiatrie, par exemple, on peut *être vu* à partir du diagnostic réalisé par des professionnels ou des experts, se voir attribuer des pensées, des sentiments, des intentions et perdre le droit à une certaine non-visibilité. La personne étiquetée est ainsi soumise au regard de certains représentants de la société (juge, assistant social, médecin, psychologue...) qui s'autorisent à *aller voir* dans son espace privé au nom d'un mandat social octroyé pour le « protéger ». Différents professionnels ont ainsi un droit de regard sur cet

¹ Voir à ce sujet l'excellent travail de DUTOIT M., *Les dires de soi en situation d'étiquetage*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de Jean-Marie Barbier, mai 2009.

espace privé. Ainsi, les situations les plus banales contraignent l'individu étiqueté à une vigilance quant à ce qu'il pourrait *laisser voir* de lui.

SE VOIR (COMME...)

Dans certaines situations, les étiquettes peuvent être plus signifiantes que d'autres. Par exemple, l'entrée dans l'institution psychiatrique pourra être vécue comme le début d'une « carrière psychiatrique », laquelle pourra elle-même marquer l'entrée dans un autre mode de vie, dans une autre identité. Les étiquettes génèrent une affiliation sociale commune aux soignants et aux soignés, notamment dans les représentations qu'ils partagent, tant sur le rôle des soignants que sur les stéréotypes attribués par le grand public sur la psychiatrie. Dès lors, comment la personne peut-elle réagir ?

Endosser l'étiquette ?

Entrer dans le jeu de l'autre en s'appropriant ses codes culturels, interpréter un rôle social peut être une manière de retrouver le pouvoir et le sentiment de contrôler son environnement, ce qui semble un déterminant nécessaire à toute construction identitaire.

En somme, l'effet d'étiquetage induit un point de vue sur soi qui a comme corollaire la nécessité d'endosser une étiquette permettant d'interposer un filtre entre ce que l'on pense être soi et la place occupée, afin de retrouver des possibilités d'agir et de réagir. Endosser une étiquette, c'est en effet interpréter un rôle, et le « jouer » dans une distance plus ou moins critique avec la communauté et dans les relations que les acteurs vont établir tant avec leur groupe d'appartenance qu'avec ceux qui étiquettent.

Brouiller l'étiquette ?

Les personnes étiquetées peuvent également tenter d'échapper à une assignation univoque en remettant en question les modèles explicatifs et prédictifs qui conditionnent la manière dont ils sont vus - et en rebond la manière dont elles se voient. Cette déconstruction des référentiels qui sous-tendent nos modèles nécessite de mettre en doute et/ou de sortir des évidences le plus souvent partagées par les « étiqueteurs » mais aussi par les « étiquetés ». Il s'agit d'opter pour ou, du moins, de mettre en concurrence un référentiel autre pour légitimer une nouvelle définition de soi.

SE RECONNAITRE (COMME...)

L'étiquetage est bien une règle d'organisation des rapports sociaux à laquelle on a l'impression de ne pas pouvoir se soustraire. Ainsi, une réflexion s'ouvre sur la possibilité, dans l'action, de s'appuyer sur les effets induits par le processus d'étiquetage, plutôt que de vouloir absolument en prendre le contre-pied.

La possibilité de faire de nouvelles expériences dans des situations interactives permettrait principalement d'agir sur les cadres de pensée donnant lieu à une interprétation. C'est le propre des situations d'apprentissage que de réinterroger chacune des dimensions de nos expériences et de permettre de construire des situations de co-présence, où chacun peut contrôler et qualifier la situation, afin de redynamiser ses propres figures de l'identité.

C'est sans doute aussi un travail ouvert pour les professionnels du soin et de l'action sociale que d'être le support permettant que s'expérimentent des possibilités d'enrichissement des images de soi.

La vision est toujours une question de pouvoir... ²

La question de la vision est cruciale dans la mesure où cette dernière constitue la métaphore dominante dans la production des savoirs et dans les épistémologies modernes. La question de l'Objectivité (du caractère naturel de nos identifications/stéréotypes est directement liée à cette question de la vision. Or la vision, et par extension la connaissance, ne s'établissent jamais dans une tour d'ivoire. Ils ne sont pas abstraits, délocalisés, ni localisés dans des lieux qui seraient stables, fixes ou définitifs. Il y a une pluralité de lieux, une pluralité de perspectives, une pluralité de visions interconnectées.

Quand on comprend que le concept d'Objectivité - en tant qu'agent neutre - est une fabrication humaine, il est possible d'apercevoir les rapports de pouvoirs, de normes et de valeurs dominantes dissimulés derrière elles. Il s'agit alors de *suspecter* ces catégorisations communément considérées comme Objectives, car elles impliquent de se cacher derrière une vision désincarnée, celle d'un sujet doté du pouvoir d'établir des faits comme des données, avec toute l'autorité de celui que rien n'est censé engager dans sa pratique.

A l'opposé, nous pouvons choisir de prendre une position visible et non neutre. Nous pouvons décider d'assumer le fait que la situation (culturelle) dans laquelle nous sommes pris crée une perspective, une façon de voir, une capacité de voir le monde différemment. Il est question de *voir en étant vu* et non d'être ce sujet de vision et de savoir qui prétend être un corps invisible à lui-même et aux autres.

Il ne s'agit donc pas d'abandonner les prétentions à bien voir, mais bien voir s'apprend et ne relève jamais de l'évidence. Pour construire cet apprentissage, la philosophe Donna Haraway s'appuie sur une prémisse particulière : le fait que les personnes étiquetées négativement, parce qu'elles n'ont pas intérêt à faire passer les apparences pour la réalité, sont celles qui sont en

² Expression de Donna Haraway, in : *Des singes, des cyborgs et des femmes : la réinvention de la nature*, Actes Sud, éditions Jacqueline Chambon, 2009.

situation de bien voir. Attention, ce point de départ n'est pas une garantie en soi, aucun privilège ne doit leur être donné *a priori*. Le risque serait de tomber dans une valorisation des sujets étiquetés négativement, ou dans une idéalisation naïve de leurs points de vue. La vision requiert des instruments et c'est en cela aussi que consiste l'apprentissage, ceux-là prennent forme dans de fréquents réexamens critiques et retours réflexifs. La vision n'est alors jamais plus immédiate et devient une pratique de visualisation équipée permettant de produire des effets de connexion plutôt que des effets de distanciation.

Les lectures qui ont façonné la réflexion

- BUTLER J., *Ce qui fait une vie*, Paris, La Découverte, 2009.
- BUTLER J., *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005.
- DORLIN E. et RODRIGUEZ E. (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, PUF, 2012.
- DUTOIT M., *Les dires de soi en situation d'étiquetage*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de Jean-Marie Barbier, mai 2009.
- HARAWAY D., *Des singes, des cyborgs et des femmes : la réinvention de la nature*, Actes Sud, éditions Jacqueline Chambon, 2009.
- HERMANT E., *Clinique de l'infortune*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 2004.

L'Autre « lieu » - Recherche-Action sur la Psychiatrie et les Alternatives asbl

L'Autre « lieu », association d'Education permanente en santé mentale, développe depuis 30 ans des initiatives visant à construire une zone de rencontre entre le monde (inter)culturel et le monde social. L'ambition est audacieuse : parvenir à associer étroitement les problématiques sociales et culturelles afin de nous permettre de désigner des intolérances sociétales ou des processus d'exclusion et de rechercher des moyens de résister collectivement à ceux-ci.

L'accent est mis sur une réflexion plus citoyenne, davantage responsable, attentive au conflit quotidien que pose la personne touchée psychiquement dans la Cité, mais aussi sur des modes d'action qui nous permettraient de penser l'individu de manière globale, en relation avec ses appartenances institutionnelles et communautaires. Loin de la forme propre du savoir et du pouvoir psychiatriques, l'Autre « lieu » entend tisser, grâce entre autres à l'expertise des usagers, des liens inédits d'aide et de solidarité afin que les *fous* ne soient jamais plus séparés des *non-fous* et que ceux-ci soient positionnés, questionnés, au sein d'un même espace.

Un grand merci à vous qui avez accepté de partager vos réflexions sur la thématique de cette campagne. Merci aussi à Aline Rigaux, Benoît Wauquier, David Sroczynski, Ellen Godek, Manuel Lopez, Michèle Dantine, Sarah Vijgen, Vincent Caprasse, Vincent Oury, Zabeth et Zeal.

ANIMATION ORGANISEES GRATUITEMENT SUR DEMANDE !

Contactez notre animateur culturel à l'Autre « lieu ».

Tel : 02/230 62 60 – Email : christian.autrelier@edpnet.be

Réalisation : Aurélie Ehx – aurelie.autrelier@edpnet.be

Communication : Laurence Mons – laurence.autrelier@edpnet.be

www.autrelier.be
novembre 2013

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

